

Pierre-Antoine PONTOIZEAU \*

## Note de lecture

(*La philosophie de la limite chez Jean Ladrière*, ouvrage collectif sous la direction de Louis Perron et Pierre-Antoine Pontoizeau, Presses universitaires de Louvain, 2019, 252 p.)

Jean Ladrière a abordé tous les secteurs de la philosophie et de l'expérience humaine. L'un des vecteurs fondamentaux de cette réflexion est la problématique des limites de la rationalité tant sur le plan théorique que pratique. Sa contribution à la compréhension des limites a éclairé plusieurs générations et ses contributions sur l'éthique, la société, la nature sont d'une grande actualité. Mathématicien et philosophe, il est l'auteur d'une magistrale synthèse en 1957 : *Les limitations internes des formalismes*, qui récapitule toutes les recherches des mathématiciens concourant à éclairer le principe d'incomplétude de Gödel. Ladrière exprime une limite, celle d'un système logique qui ne peut jamais se clore sur lui-même jusqu'à parfaire son autonomie : l'inaccessible réflexivité

Cet ouvrage collectif explore la pensée des limites en lien avec son expérience dans les recherches actuelles et dans les questions contemporaines. Se confronter à la limite et à ce qui la déborde, c'est aussi l'exercice proposé au lecteur. En effet, réunissant des mathématiciens, physiciens, philosophes et théologiens permet d'éprouver l'existence de nos limites, voire l'incommensurabilité des savoirs. Il s'y joue l'expérience de ces limites au regard de l'immensité des champs des connaissances, avec cette curiosité qui permet d'articuler des sens et de relier des champs de connaissance à ceux qui le sont moins ; mais qui furent familiers pour Ladrière.

Mathilde Bataille (Louvain) fait un portrait précis qui resitue l'œuvre de Jean Ladrière dans l'histoire de la philosophie, montrant toute la valeur d'un auteur qui a su récapituler dès les années cinquante la somme des savoirs les plus récents en mathématique tout en investissant des champs tels l'éthique, l'articulation du sens, les relations entre la raison et les croyances ou la foi.

Le lecteur trouvera des textes émanant de mathématiciens, physiciens, logiciens et épistémologues.

Celui de Jean-Paul Delahaye (*Lille*) s'intéresse à la force axiomatique du hasard. Il reprend les conclusions de Gödel concernant l'incomplétude et interroge les méthodes de complétion. Comment compléter et satisfaire l'exigence de consistance qui voudrait que le système soit plein ? Il souligne

---

\* Président de Institut de Recherches de Philosophie Contemporaine, Paris, France; email: papontoizeau@gmail.com

que les travaux de Chaitin ou Kolmogorov sur la complexité aboutissent aussi à des indécidables de Gödel. Il fait état des résultats de Bienvenu confirmant encore la limitation de Gödel. J.P. Delahaye en conclut que le phénomène d'incomplétude est entre mathématique et philosophie des mathématiques et que « toute philosophie des mathématiques se doit d'en rendre compte et d'en fournir la compréhension » (p.53). Il est alors question de complexité et de hasard, soit d'information à ajouter sans pour autant éviter l'incomplétude.

Bertrand Hespel (*Namur*), élève de Ladrière, fait un remarquable exposé des inégalités de Bell en mécanique quantique. Il rappelle que les expériences violent systématiquement ces relations que les mesures devraient respecter dans l'hypothèse d'une théorie déterministe locale. B. Hespel en tire quelques enseignements. Cette situation entrouvre la porte à une autre compréhension de ce qui apparaît de prime abord comme l'échec de l'hypothèse initiale. Ceci constitue « un signe difficilement contestable de ce que cette théorie parvient bel et bien à capturer certaines des caractéristiques essentielles de cette réalité non phénoménale que dévoilent ces expériences » (244). La science réintroduit la métaphysique, comme le fait de limitation de Gödel se prolonge de sa théorie des concepts ou chez Ladrière se conclut par ses suggestions de concernant l'articulation du sens.

François Lepage (*Montréal*) s'intéresse aux limites du positivisme logique, travaillant en logicien sur les liens entre la logique et les probabilités. Dans un exposé très formel de logicien, il met progressivement en évidence la part d'intuitionnisme irréductible à tout formalisme. Il insiste sur l'arrière-plan épistémologique et sur les incertitudes inhérentes aux égalités probabilistes, celles-ci conduisant à des décisions contradictoires mais pleinement cohérentes. En rappelant la part de subjectivité inhérente à un jugement des alternatives probabilistes, F. Lepage fait sienne la conclusion de Savage : « Cela n'est pas une critique attentatoire à la logique mais simplement une partie du truisme à l'effet que la logique à elle seule n'est pas un guide exhaustif dans la vie » (193).

Jean-Claude Simard (*Rimouski*) rappelle, à l'instar de M. Guillermin que le positivisme logique a échoué et que la *mathesis universalis* qu'il nomme « réduction interthéorique » est inatteignable depuis les enseignements de Quine et Kuhn en particulier du fait « de l'indétermination de la traduction et de l'inscrutabilité de la référence » (154) et de l'incommensurabilité des paradigmes. Mais il tente de trouver une logique au processus macro-historique d'industrialisation qui rétroagit sur les sciences. En faisant un remarquable travail de synthèse très documenté, il illustre les propos de Ladrière concernant le caractère opératoire de la science, son projet d'ensemble limité parce qu'il n'englobe pas toute la vie, limitée parce qu'il est ouvert et créatif ; sans capacité de programmer son développement.

Denis Mieville (*Neuchâtel*) s'intéresse à une autre sorte de limite, celle des concepts eux-mêmes qui président à une logique de pensée. Son questionnement revient aux origines de l'incomplétude qui traduit certes les limites d'un système lors de son déploiement en vue de sa complétude, mais qui révèle dans son incomplétude les limites intrinsèques des premiers concepts et figures de pensée. D. Mieville en fait l'objet de son propos en signalant que Ladrière : « permet en effet de penser à une deuxième catégorie de limites à dépasser, celles des formes du langage logique accepté alors, des formes qui expriment un champ d'expressions plutôt restreint, des formes qui s'ouvrent aux dépassements » (59). Il interroge la distinction syntaxico-sémantique et rappelle l'inventivité et la créativité des logiciens dont celui qui lui est familier : Stanislas Lesniewski. Il indique alors que la logique ne cherche pas à enfermer et contraindre mais au contraire à « offrir une langue logique d'une richesse incomparable » (63).

Mathieu Guillermin (*Lyonn*) fait un détour par les épistémologues dont Feyerabend, Kuhn et Putnam auquel il a consacré sa thèse. En exposant les principaux traits de la pensée de Putnam, il décrit des formes de limitations théoriques et pratiques. D'abord celle de l'incommensurabilité qui manifeste tout à la fois une limite effective et une seconde qui tient aux problématiques inhérentes à une théorie générale unifiée des savoirs. Immédiatement, l'incommensurabilité introduit la sensibilité au contexte qui rappelle la limite historique de Ladrière. La limite est présente chez Kuhn qu'il cite : « la démarche scientifique ne dispose d'aucun autre point d'appui archimédien que celui historiquement situé et déjà en place » (115) et Putnam « nous partons d'où nous sommes. Nous ne pouvons que partir d'où nous sommes » (115). Et sa conclusion fait échos à la notion d'articulation du sens cher à Ladrière : « les limites des discours descriptifs pourraient se comprendre comme des seuils ouvrant à un ou des univers de sens » (136).

D'autres textes sont plus philosophiques et mettent l'œuvre de Ladrière en perspective d'une pensée de la limite éclairée par quelques auteurs de référence.

Jean-Michel Counet (*Lowain*) ose un rapprochement à travers les siècles avec Nicolas de Cues et Immanuel Kant parce qu'ils ont en commun de « réfléchir d'une façon féconde aux limites de la rationalité et tous trois vont attribuer à la relation entre philosophie et mathématique un rôle paradigmatique majeur » (139). Il montre que leur conception des mathématiques induit toujours une limite. Et reprenant le constat de Ladrière quant à l'impossible actualisation de la pensée, J.M. Counet évoque l'impossible coïncidence de la pensée dans une pleine réflexivité. La limite est le fait de la condition humaine, concluant que « existence et formalisme n'ont rien d'antinomique, mais constituent deux pôles d'une unique expérience humaine que la philosophie doit s'efforcer d'articuler au mieux » (149).

Constantin Salavastru (*Iasi*) approfondit le sens des limites dans une brillante synthèse de l'histoire de la logique. Il rappelle les paradoxes antiques et contemporains de la théorie des ensembles de Russell. Il souligne la limite de l'autoréférentialité introduisant la crise de la théorie axiomatique et l'infondation formelle des prémisses faisant le lien avec l'intuitionnisme initial étudié par Lepage : « Il s'agit d'un nouveau « regressus ad infinitum » qui oblige à l'arrêt de cet acte de fondation et au fait d'assumer les prémisses ultimes par l'intuition » (32). C. Salavastru poursuit l'inventaire des limites par l'incomplétude de Gödel qui introduit celle de la métalangue et ses complexités de nature et d'articulation avec le formalisme. Il en conclut à la nécessité d'une réflexion critique : « toute la pensée travaille par l'intermédiaire des actes de limitation et ces actes de la limitation s'équilibrent réciproquement » (43).

Louis Perron (*Ottawa*) a consacré une œuvre de référence à Ladrière et à la notion d'*Eschaton*. D'emblée, il choisit une approche existentielle parce que : « cette approche existentielle apparaît de plus en plus présente chez le Ladrière de la maturité. Elle met en valeur l'expérience profonde des contemporains, l'éprouvé, le ressenti sous-jacent à la conscience historique » (11). La limite dit quelque chose de la « finitude humaine ». Elle brise l'élan des Lumières et « nous faisons l'expérience des limites de nos pouvoirs » (13). L. Perron rappelle la crise des fondements et l'acuité des conclusions de Ladrière concernant les « limitations internes, épistémologiques de la raison » (15). Il analyse le contexte des sciences sociales où Ladrière décrit : « une raison enracinée dans l'expérience du monde vécu, incapable de réflexion totale, absolue, parce que portée par une subjectivité finie » (15). Il introduit alors les thèmes de la relation au futur, de l'espérance et de l'historicité témoignant que la limitation ouvre à la « vision de l'aube ».

Mathilde Bataille (*Louvain*) est une spécialiste de l'œuvre de Ladrière auquel elle consacre sa thèse. Elle met en lumière l'inspiration de Wittgenstein et des limites du langage qui ne peut pas tout dire et de sa relation au monde qu'il pourrait prétendre englober. Elle montre comment à la suite de Wittgenstein, Ladrière réfute « la logique absolue », rappelant que : « la logique absolue présuppose ce qu'elle a pour fonction de réaliser, elle cherche ce qu'elle postule, à savoir ce qui du point de vue de l'absolu, se donne comme l'identité du réel et de la pensée. » (89). Plus qu'une confrontation entre le formalisme et ce qu'il représente, M. Bataille insiste sur la raison créatrice de Ladrière, raison pratique à l'œuvre où « se nouent l'univers propre de la raison comme principe d'organisation et l'altérité du monde. » (96).

Hubert Faes (*Paris*) explore l'implicite de la négation de la limite où l'on s'abstrait de toutes les finitudes. Il montre comment Ladrière ne s'arrête pas au constat des limites formelles et que son œuvre développe une philosophie de toutes les limites : celle de l'existence et des ressources naturelles. Cette finitude du monde rend l'illimité inaccessible et invite à une pratique

raisonnable de la raison : « être raisonnable pour elle, c'est se soucier moins du développement infini de son pouvoir que du fini, non seulement de ce qu'ont de limité ses réalisations, mais des limites à mettre à ces réalisations en fonction de leur sens et de leur portée dans l'existence actuelle » (108). Sans le nommer, H. Faes développe une éthique de la raison raisonnée en concluant à propos de la finitude existentielle : « cette condition ouvre le monde à l'action humaine responsable, à travers laquelle la raison découvre ce qu'elle peut espérer en étant raisonnable » (109).

Pierre-Antoine Pontoizeau (*Paris*) interroge les limites internes des formalismes en reprenant les constats posés déjà par Nicolas de Cues sur l'inadéquation des symboles finies évoquant des objets excédant la finitude. Mais, surtout, il resitue Ladrière par rapport à Tillich qui dès 1951 distingue la raison sémantique produisant indéfiniment du sens et la raison instrumentale fantasmant un formalisme panmathématique. Il fait ensuite un parallèle avec la pensée du mathématicien Grothendieck pour entrouvrir la voix aux théories de concepts. Celles-ci montrent qu'existe une science qui précède les calculs, la limite étant alors ce seuil qui atteste de ces langages et des mondes dans les intuitions initiales et dans des langages en dehors du formalisme incomplet.

Enfin, un texte fait le lien entre foi et raison, thème cher à Jean Ladrière où la théologienne Thérèse Nadeau-Lacour (*Québec*) fait le lien entre l'*excédence* et la limite dans un bel exercice d'herméneutique. Elle explique le parcours de Ladrière développant son projet d'une « articulation des différentes rationalités » dont celle de la théologie. Elle s'appuie sur la préface que Ladrière fit à sa thèse. L'élucidation des textes révèle l'excédence, ce que le texte évoque indirectement. T. Nadeau-Lacour l'applique à la Lettre VII aux Romains d'Ignace d'Antioche. Elle tire de cet exercice deux voies de dépassement, celle du renversement de la conscience au-delà d'un langage voué à la représentation passant de l'intention à l'attention, celle d'un dépassement existentiel où le texte devient locution, parole animée manifestant la présence. « Il s'agit là d'une heureuse limite » (216) de l'expérience chrétienne « habitée à la fois par des limites et par une excédence » (215). Son exercice est remarquable d'érudition.

Ouvrage rare mais dense qui peut manquer parfois de pédagogie mais qui témoigne de la complexité de la transition épistémologique occidentale en cours, par sa richesse interdisciplinaire, éprouvant la limite des pratiques des différentes sciences. Ces chercheurs ont montré toute la fécondité de la pensée de Ladrière. Quelques idées maîtresses traversent leurs approches à la façon d'une articulation souterraine du sens : la limite du logos et de la connaissance, la manifestation d'autres dimensions : l'intuition, l'inscription historique, la création indéterminée sans oublier des complétudes par le hasard, l'excédence du sens ou la théorie des concepts et la manifestation de la finitude.